

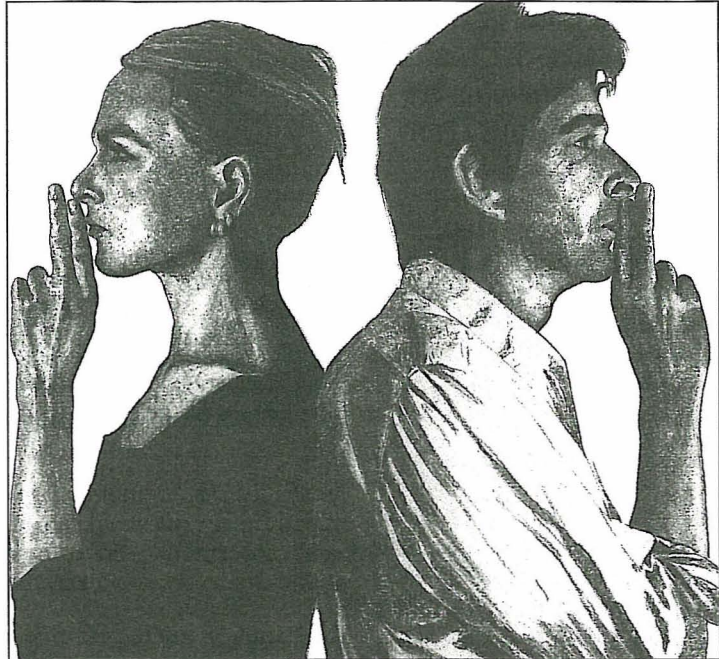


Amour Elle au dessin, lui au stylo, le beau duo

Un bonheur de cette rentrée littéraire est un récit dessiné. Frédéric Pajak et Lea Lund font le bilan doux-amer de leur vie de couple. Fort... comme un roman.

« *Lea, comment suis-je tombé dans ton lit, ou toi dans le mien, et comment déjà nous sommes-nous roulés l'un dans l'autre, embrassés, mordus ?* » Lea Lund et Frédéric Pajak sont mariés depuis près de vingt-cinq ans. Dessinateurs tous deux – ici la première dessine et le second écrit – ils racontent les hauts et les bas de leur couple, les bonheurs, les complicités, les aventures, comme les conflits, les échecs, les déconfitures.

A priori, tout les sépare. « *Elle aime la musique, j'aime la lecture. Elle aime bouger, j'aime rester vissé sur une chaise. Elle aime sortir, j'aime rentrer. Elle aime les garçons, j'aime les filles. Elle aime nager, j'aime couler. Elle aime se distraire, j'aime le labeur. Elle craint la solitude, je l'implore.* » Néanmoins, ils finissent, par on ne sait quelle mystérieuse alchimie, qui s'appelle peut-être tout simplement l'amour, par se confondre, s'unir et même, « *vus de l'extérieur, [...] être imbuvables et agacer les autres.* » Surtout quand, justement, ils ont trop bu. Le vin : enfin une passion en commun.



Frédéric Pajak et Lea Lund vus par... Lea Lund.

DR

Comme dans le palais des glaces des fêtes foraines, on se cogne un peu aux miroirs cruels, à peine déformants, qui nous sont tendus. Heureusement, apparaissent, pour faire passer la pilule, différents personnages, connus ou méconnus. Histoire de se souvenir de l'érudition de Frédéric Pajak qui jamais ne la ramène et qui en sait pourtant si long (on se souviendra de ses formidables livres dessinés sur Nietzsche, Pavese ou James Joyce). Ainsi nous croisons Karl Marx, sa seconde fille Laura et son gendre Paul Lafargue, l'auteur du célèbre *Droit à la paresse*. Ou l'étrange Maria de Naglowska et son goût pour la strangulation. Ou Stendhal, sa laideur et ses

déboires auprès de multiples conquêtes. Enfin, de Paris à Cuba, de Lausanne à la mer Egée, le couple nous plonge au cœur de ses carnets de voyage, entre quelques souvenirs tragico-comiques dans l'Italie modernisée, batardisée... et un final à glacer le sang dans l'Afrique du sud d'aujourd'hui. Un portrait bien loin de l'enthousiasme post-apartheid qu'on nous serine habituellement.

Et puis, il y a la page 111. Oh, inutile de vous y précipiter, il ne se trouve rien de particulier à lire ou à regarder page 111. Il faut avoir lu tout le reste auparavant. C'est simplement page 111, après avoir été bercé, remué, chahuté, que, finalement, pour quelques mots, pour une atmosphère, les larmes viennent.

Une belle-mère se meurt, dignement. Elle prend la main de son gendre et lui dit : « *Toi et moi, on se connaît bien.* » Une certaine pudeur, comme dit l'auteur.

Jacques Lindecker

L'extrait Notre propre vide

« Ah, Lea, nous sommes partis vers le soleil en poursuivant nos ombres sur les routes désertes, sous les applaudissements des arbres, le sourire des collines. »

Nous en avons trop vu pour ne pas être un couple, un chien et sa chienne pelotonnés, aboyant pour un rien, dressant nos truffes tremblantes dans le vent de soir, les babines trempées, et nos pattes mangeant la boue des chemins. Et maintenant, toute cette vie dans notre dos surgit devant nous, comme un passé se travestirait en futur. Nous sommes sur la crête du précipice au fond duquel il y a toi et moi. Quel bonheur de se jeter dans notre propre vide. »

« L'étrange beauté du monde », p. 263.

■ LIRE « L'étrange beauté du monde », texte de Frédéric Pajak, dessins au crayon et au fusain de Lea Lund, éd. Noir sur blanc,